

Cycle « Plaisir(s) »

Causerie du lundi 8 avril 2013

par Gérard Bras, philosophe

« La pensée du Plaisir et le Plaisir de la Pensée »

Une causerie en 6 points d’inégale longueur.

1. Problématique
2. Le plaisir est pour la philosophie un « objet » à la fois essentiel et obscur, au cœur même de l’activité du philosophe, et insaisissable.

On pourrait définir la philosophie tout entière comme l’effort réitéré pour tenter de le cerner.

J’examinerais les difficultés que nous pouvons rencontrer à tenter de le cerner, de le penser, et la nécessité éthique de le faire. Cela suggère tout de suite une double dimension à mon questionnement

* Théorique voire métaphysique
* Pratique ou éthique
1. Que le plaisir fasse question au cœur de la philosophie, le nom même de « philosophie » le dit : Le philosophe est un perpétuel amoureux et la philosophie une quête érotique.

Philia et Sophia *(réf. « Le banquet de Platon »)*

L’amour est essentiel désir, donc manque, donc inquiétude. La philosophie est amour, désir de sagesse.

Philosopher c’est reconnaître en soi une faille qui sépare d’avec soi. La faille est en chaque Homme. C’est chercher la voie de la réunion d’avec soi.

1. Plaisir ou béatitude ? C’est l’unité réalisée de soi avec soi, de soi avec ce dont on manque.

Le Plaisir se donne dans une expérience générale.

* On aime que ce que l’on n’a pas
* Or il arrive que l’on aime quelqu’un qui nous aime, donc que l’on a ; ou bien que l’on aime la bonne santé que l’on a
* Mais non : on aime l’avoir futur de ce que l’on a présentement.

Donc, la question du plaisir est solidaire de l’amour, de celle du temps, de l’être dans le temps, donc aussi de la finitude.

1. Du fait que nous sommes dans le temps, le présent nous échappe et avec lui le plaisir devient un horizon inatteignable *(Ref. Pascal « Les Pensées » édition Lafuma pensée 47, ou édition Brunschvicg pensée 172)*

G*iacomo Leopardi : « L’être vivant s’aime sans aucune limite, et ne cesse jamais de s’aimer. Il ne cesse donc jamais de désirer le bien, et il le désire sans limites. En réalité ce bien n’est rien d’autre que le plaisir. Or, tout plaisir, si intense, si réel soit-il, a des limites. Il n’existe donc aucun plaisir capable d’égaler l’amour que l’être vivant se voue à lui-même. Dans ces conditions, aucun plaisir ne peut le satisfaire. »*

Il est donc impossible d’être en état de plaisir.

L’existence se passe en agitation permanente (*Cf. Bobin).*

Autrement dit : l’inquiétude essentielle ronge le plaisir dans le moment où l’on croit l’éprouver. Il est insaisissable, tout comme le temps. Le Plaisir est une question dangereuse pour la pensée.

1. Plus problématique : Le plaisir peut être aussi l’épreuve d’une douleur.

a. En ce qu’il nous submerge, nous possède, comme si une force à la fois de nous et étrangère à nous, nous manipulait, comme si notre corps s’imposait à nous.

*Exemple du tymos (République de Platon, p192)  Léontios a envie de regarder les cadavres étendu prés du bourreau. Ce désir est une forme de curiosité morbide.  Pourquoi lutte t'il contre ce désir : parce qu'il s'est forgé un idéal moral qui refuse toute intrusion d'un désir malsain. Cette représentation idéale de soi apporte un principe de résistance à la dépravation des désirs. Mais ici, cela ne suffira pas. La curiosité morbide l'emporte. Alors Léontios considère son désir déréglé, dépravé, comme étranger à lui-même : "Allons mes yeux, emplissez-vous de ce beau spectacle". Il devient furieux car il n'a pas été à la hauteur de son exigence. On voit bien ici que le tymos est lié à l'estime de soi, à la valeur que l'on place en soi-même. Plus un homme est noble, plus il place haut sa valeur, plus il deviendra furieux lorsqu'il aura agi injustement ou lorsqu'il aura été injustement traité. L'estimation de soi peut être appelé dignité : l'Homme ressent de l'indignation lorsque cette estimation est altérée.  Platon donne de cette division tripartite de l'âme une version allégorique, mythique, dans un dialogue intitulé Phèdre, c'est le fameux mythe de l'attelage ailé : le noûs est le cocher d'un attelage constitué d'un cheval blanc, le tymos et d'un cheval noir, l'épithymia.*

Nous nous mettons en colère contre nous-même ou avons du remord.

b. L’expérience du plaisir est l’expérience ou l’épreuve d’une scission au cœur de nous-même. *Ref. Augustin « Cité de Dieu » XIV.16*

Triple question :

* Comment est-il possible de ne pas être subjugué par le plaisir ? Autrement dit, comment se faire sujet de ses actes et ne pas être sujet de ses plaisirs. La question du plaisir est au cœur de la question éthique du sujet qui se comprend comme la question de la subjectivation. C’est en adoptant ou incorporant des règles que l’on devient « sujet libre »
* Est-il dans la nature du plaisir de nous subjuguer ? Autrement dit, l’expérience du plaisir est-elle simple ou diversifiée (Vrais plaisirs/faux plaisirs – vrais biens/faux biens – Le plaisir est-il un bien ?). N’y-a-t-il qu’une espèce de plaisir ? Ce qui engage de comprendre le rapport du plaisir au désir : Le plaisir est-il satisfaction du désir ? ou bien le désir est-il effort pour atteindre au plaisir ? Autrement dit : le plaisir est-il processus de réplétion d’un manque, donc de disparition de la douleur, ou peut-il être un état de satisfaction ?
* Que recouvre cette épreuve de la scission en soi, que le plaisir nous fait connaître ? Scission entre quels termes ? Peut-on soutenir que nous sommes en présence d’un conflit du corps et de l’esprit, que les plaisirs charnels sont des plaisirs corporels, donc que c’est le corps qui par moment (ou toujours dans la « vie de débauche ») l’emporte sur l’esprit, singulièrement sur la volonté ? Ce qui implique que maitriser son/ses plaisir(s) c’est maitriser son/ses désir(s), dominer son corps ? est-ce à dire que le plaisir est corporel par essence ? N’y a-t-il pas des plaisirs de l’esprit ? Sont-ils de même nature ? Faut-il leur donner le même nom ?
1. La philosophie, avec Platon, va traiter ces questions en ordre inverse de celui ici posé.

Avant de savoir comment se conduire, vers quel objet de désir s’orienter, comment ne pas être subjugué par lui ? Ou de savoir quelle est la meilleure vie : la vie de plaisirs ou la vie de modération et de contemplations.

Il faut comprendre ce qu’est le désir, ce qu’est l’amour et ce qu’est le plaisir. La connaissance de l’essence fonde les règles de conduite.

Analyse d’un expérience simple de plaisir

Soif -> Verre d’eau -> Plaisir simple

Désir -> Un bien -> processus de satisfaction

Manque -> objet capable de le combler -> réplétion

C’est suffisant pour traiter 2 questions :

* Y-a-t-il des désirs corporels provoquant des plaisirs corporels ? Non, le corps est une réalité matérielle donc le manque n’a pas de sens du point de vue du corps : La soif est un état corporel déterminé.

Le désir est le manque : comparaison entre deux états : se souvenir de l’état de réplétion pour le préférer à l’état de manque. Comparaison et mémoire sont des facultés mentales.

Le plaisir comme advenu de l’état de réplétion est donc aussi psychique, même s’il est relatif au corps. Donc la question du plaisir n’oppose pas l’âme et le corps, mais l’âme à elle-même (âme ou plutôt psukhé, mens).

A propos du corps, ce n’est pas mon corps qui a soif, mais moi tout entier. De même pour le plaisir *(cf Augustin).*

Donc l ’usage des plaisirs est formation de soi.

* Le plaisir est-il dans le processus de réplétion ? Cela paraît évident avec le plaisir de boire, mais le plaisir est la suppression de la soif, donc de la douleur. Donc pas de plaisir sans douleur. Exemple : on mange des cacahuètes salées pour se donner soif à l’apéritif. Autrement dit, si le plaisir est un processus de satisfaction du désir, un processus de réplétion d’un vide, alors le plaisir est mélange de plaisir et de douleur.

Nous n’avons pas ici saisi en pensée ce qu’est le plaisir mais un mélange de deux contraires : plaisir et douleur. Ce n’est pas un vrai plaisir.

En connaissons-nous d’autres ? Y-a-t-il plaisir à ne manquer de rien ? Le plaisir des Dieux, est-ce un plaisir humain ?

*« Si les Dieux aiment constamment, le cœur de l’homme est plus changeant. Rempli de ce bonheur immense, mon cœur appelle la souffrance »* Tannhäuser

Pascal : « Notre vie est dans l’agitation, le repos est la mort».

Si on devait caractériser le plaisir comme absence de douleur ou processus de suppression de la douleur, il faudrait en conclure qu’il n’a pas d’être, qu’il s’agit d’une illusion, et aller vers une vie d’où le désir devrait être proscrit.

1. Pourtant l’expérience nous atteste qu’il y a bien du plaisir dans le passage d’un état douloureux à un état sans douleur. Donc le plaisir ne peut pas être la fin d’une vie bonne : la vie vraiment bonne est au-delà de ces passages.

Anti-épicurisme de Platon : le plaisir n’est pas un bien, mais il y a des biens qui procurent du plaisir. Il est encore trop tôt pour déterminer lesquels.

Du plaisir processus, on a repéré un risque : l’excès : quand le processus devient le but. Le plaisir se transforme en son contraire. Exemple : la gueule de bois… Pour que ce soit un plaisir, il doit être circonscrit dans des limites (notion de mesure) Comment les connaître ? Comment les imposer ?

Essayer de comprendre le plaisir dans sa pureté.
Revenons sur le plaisir lié à la satisfaction d’un désir, c’est à dire à une excitation douloureuse du corps : on a vu que le désir ne vise pas un plaisir, mais l’état de réplétion. Le plaisir est rencontré dans le processus de réplétion qui, en lui-même est sans fin, c’est à dire, sans mesure. Il faut l’intelligence de l’état harmonieux, convenable, pour imposer un terme ou une mesure à un processus qui tendrait à se poursuivre indéfiniment. Ce n’est pas parce qu’ils sont relatifs au corps que les plaisirs de processus sont impurs, mais parce qu’ils sont processuels.

**Donc, les vrais plaisirs seront des plaisirs d’état, non de processus.** Et les plaisirs de processus ne seront acceptables que soumis à une mesure raisonnable (catastématiques et non pas cinématiques).

L’âme aura, comme on l’a vu, tendance à exciter le désir pour accroître le plaisir, faute de comprendre que le plaisir vrai est stabilité et harmonie, et ne peut être donné que par un objet harmonieux. Une part de l’être tend au dérèglement alors qu’une autre tâche d’imposer la mesure. Telle est la tendance à la débauche : cycle infini de l’hubris. Ce ne sont pas seulement des problèmes relatifs au corps, mais aussi au psychisme. Prenons l’exemple de la tragédie : pourquoi prendre plaisir à ce qui effraie, sinon pour éprouver le plaisir d’être en vie, de ne pas être affecté par ce qui arrive au personnage.
Erreur de jugement qui privilégie la quête sur la prise (Pascal).

Pour résumer : un plaisir pur est un plaisir sans douleur, un plaisir sans désir. C’est un état de l’âme qui se satisfait de son être ne manquant de rien : un état de réplétion sans processus réplétif. Il ne peut pas être donné, mais est le résultat vers lequel il faut tendre. Il ne peut être donné parce que nous sommes

* être de désir, de manque
* être mnésique, dans le temps donc à l’écart et en tension.

La question devient pratique : quels objets pourraient correspondre à ce caractère ? Autrement dit, quel est le vrai bien, celui dont la possession nous comblera vraiment et perpétuellement ? Celui qui procure non pas un plaisir de divertissement qui relance toujours notre quête, mais un vrai plaisir de satiété.

De l’ordre des plaisirs relatifs au corps, ce ne peut être ni un objet de consommation, ni une représentation sujette à variation. Il reste alors une couleur pure, des figures géométriques, un son monotone : une note simple tenue, ce qui est bizarre.

Corolaire du principe : plaisir procuré par des objets dont on ne manque pas. Cela s’éclaire par le cas des objets qui procurent des **plaisirs mentaux**: le savoir et le vrai

En effet, l’ignorance en opinion est une absence de savoir, de sagesse, absence du vrai dans l’esprit. Pourtant, l’esprit de l’ignorant ne désire pas savoir, il se satisfait de son état. Un peu de savoir crée la douleur, pas l’ignorance, et le plaisir de la vérité ne provient pas du processus de réplétion de l’esprit mais de la contemplation du vrai. Apprendre est différent de se désaltérer. Il nous faut trouver la voie qui nous permette d’atteindre cette contemplation, une épreuve dans le devenir d’un éclat d’éternité, une lueur de beauté (Thomas Mann, *Mort à Venise*)

Conclusion du 1er point /

L’épreuve du désir, des plaisirs qui insatisfont, c’est à dire des plaisirs qui divertissent est l’épreuve

* de la scission institutive du sujet humain
* de cette faille qu’est le sujet
* de la quête de l’objet qui peut la combler, c’est à dire du vrai bien
* de la nécessité d’abandonner tous les biens apparents qui sont affectés par le devenir, le mouvement.

Vers la contemplation du Vrai et du Beau.
Les plaisirs insatisfaisants, hantés par l’insatisfaction, sont, ou peuvent être, ou doivent être compris comme l’appel vers un vrai plaisir, vers l’objet qui restitue l’unité de soi avec soi, vers le vrai bien qui est par-delà le désir, objet d’un plaisir vrai et non pas relatif.

Une manière de subjectivation. Mais il faut savoir ne pas s’y arrêter (amour platonique). Penser le plaisir en vérité, c’est comprendre que le vrai plaisir est le plaisir du vrai (Foucault). La bonne vie est une vie mixte, orientée à la contemplation.

1. Un autre mode de subjectivation est-il possible ? Lecture du texte E IV 45 sc.

Explication et commentaire :

La thèse : c’est une triste superstition, celle qui interdit le plaisir.
Car c’est une manière d’être qui prend plaisir au déplaisir des hommes. Cf. Tartuffe.
Qu’est-ce qu’une superstition ? Comment expliquer celle-ci ?

Que peut-on opposer aux Tartuffes qui prennent plaisir aux tristesses de leurs semblables ? Une règle de conduite fondée sur des raisons :

La règle : prendre plaisir modérément en diversifiant les plaisirs

Pourquoi ? Parce que ces plaisirs sont éprouvés quand un homme se refait (reficere = restaurer un meuble ou une maison, cf Gaffiot), donc restaurer un homme, mais aussi se refaire une santé, se refaire moralement.

3 présupposés :

* 1. Un homme est traversé par un flux permanent d’échanges avec ce qui l’entoure, avec son milieu et les autres êtres qui habitent ce milieu. Flux de pertes donc nécessité de restauration. Les pertes sont des diminutions de puissance, des affects de tristesse. Les gains sont des augmentations de puissance, des affects de joie. Nous sommes déterminés à rechercher les joies.

Le principe de plaisir est l’opérateur qui calcule la meilleure conduite (qui peut être de moindre mal). Aller contre ce principe, c’est aller contre notre nature.

* 1. Le corps humain est composé de corps en très grand nombre et de natures variées. C’est cette variété qu’il s’agit de restaurer, d’où la nécessité d’une multiplicité d’objets de plaisir.
	2. La bonne restauration est donc restauration du corps dans sa globalité, dans sa diversité (de l’alimentation au théâtre, en passant par les plantes vertes, la gymnastique et la musique). Un corps équilibré est la condition d’une pensée développée.

Pourquoi ?

1. reprendre un raisonnement symétrique : sur quels principes ontologiques cette éthique repose-t-elle ? Deux couples essentiels de mots dans ce texte : joie/tristesse, puissance/impuissance : se refaire.

Prendre plaisir = délectari = une joie, bonne pour soi,

 Vertu = perfection = puissance. Cela participe nécessairement de la nature divine.

Ce qu’il faut comprendre. Avec une précision : plaisir ans excès

* 1. nature divine : l’être : puissance infiniment infinie hors de laquelle il n’y a rien : productivité réglée qui se réalise en toute chose : le réel/l’être au principe d’une infinité de choses, corps et idées. Corps et esprit (idée du corps) sont uns à deux pans. Cf. F Préface IVème partie : « cet état éternel et infini que nous appelons Dieu, autrement dit la Nature, agit avec la même nécessité par laquelle il existe ».
	Participer de la nature divine, c’est donc participer de cette puissance productive, ce qui procure de la joie. La participation maximale, c’est la béatitude, elle est amour intellectuel de Dieu.

Problème : si tout ce qui est, procède de la nature divine, la mélancolie en procède aussi. Si participer de la nature divine donne de la joie, alors la mélancolie devrait être un plaisir. C’est absurde.

* 1. Comment résoudre ce problème ?
		1. Dire que chaque être participe de la nature divine, c’est être animé d’une puissance qui est force, effort ; de persévérer dans son être, sans but, sans fin. Ce n’est pas le manque qui fait agir.
		2. Distinguer Dieu/nature = infini et les êtres finis, susceptibles d’être détruits par un autre du même genre. L’effort qu’ils font rencontre des obstacles ou des aides, du fait des autres avec lesquels ils sont en relation.

Il y a 3 affects principaux et fondamentaux : désir, joie et tristesse. La joie est le passage à une puissance d’agir ou de penser plus grande. La tristesse est le passage inverse. Ces affects ne sont pas des états, mais des passages, caractéristiques de la nature des êtres finis, c’est à dire sujets à variations de puissance.

Le désir est un affect qui nous détermine à agir, à faire quelque chose à cause d’une affection subie. Fondamentalement il y a un calcul d’intérêt : rechercher et reproduire les joies, et fuir les tristesses.
L’amour est la joie + l’idée de la chose qui la cause

La haine est la tristesse + l’idée de la chose qui la cause.

Le principe de plaisir est utilitariste.

* 1. il y a une double difficulté :
		1. distinguer deux espèces de joie et tristesse : titillatio et hilaritas , douleur et mélancolie. C’est partiel ou global.
		2. l’imagination et la mémoire se fixent sur les objets de joie. Conséquence : production du sentiment de manque ou de frustration : E III 26 + Cor + Sc

De plus, imitation des affects : E III 22

Pour une chose dont un seul peut être le maître d’où jalousie

Les affects de joie, de plaisir, génèrent des affects de tristesse, de douleur, voire de mélancolie.

La racine de la difficulté : deux manières de la formuler :

* la genèse rapide des affects de plaisir évoquée ici, porte sur des affects passifs, c’est à dire sur la manière avec laquelle notre tissu affectif se construit, au gré des rencontres et des circonstances, d’où la fonction des relations telles que nous les subissons et les reproduisons et le fait qu’il est effectivement marqué par l’inquiétude d’une frustration, un manque que nous avons nécessairement connus. C’est la crainte qui génère la superstition sur le mode : mes malheurs doivent bien avoir un sens : c’est la loi de la rétribution qui est justement celle que Job ne reconnaît pas.
* Le problème de la subjectivation : passer de désirs et joies passifs à actifs. Comment ? C’est tout l’objet de l’Ethique : guider le lecteur dans la compréhension des déterminismes qui constituent l’individu humain. Ce qui est source d’un 1er plaisir : plaisir / joie de la pensée (T.R.E. § 11).

Autre formulation : le désir, l’effort de persévérer dans l’être est notre nature même. Tous les problèmes viendront de ce que le désir se fixe sur un objet qui capte sa puissance. L’ivrogne, l’avare, sont captifs. Ce n’est pas condamnable en soi. Mais, évaluation de ces plaisirs : en réalité, ils affaiblissent la puissance de penser et d’agir parce qu’ils sont fondés sur l’imagination que la bouteille ou le compte en banque sont la condition sine qua non de la vie heureuse. La question est donc bien :

* + Rechercher hilaritas plutôt que titillatio, parce que notre puissance de penser est proportionnée au nombre de choses avec lesquelles nous pouvons entrer en relation.
	+ De s’efforcer vers un désir sans objet, donc sans manque : désir de faire, plaisir de produire selon la nécessité de sa nature et aussi, plaisir de penser qui ne soit pas de contemplation, mais de production.

Conclusion

J’ai voulu montrer que l’expérience du plaisir pose pour le philosophe des questions métaphysiques fondamentales : l’union de l’âme et du corps ou l’unité corps / esprit ?

Qu’elle engage non pas un modèle de vie, mais pose à chacun la question de l’usage des plaisirs c’est à dire la question de son devenir sujet aux deux sens : comment il est soumis à ses plaisirs, à des règles qui autorisent et interdisent, et comment il peut se faire l’auteur de ses règles de conduite, sujet plus actif dans son existence.

L’idée d’une immédiateté et naturalité de plaisir : intellectuellement inconsistante et éthiquement dangereuse. Mais l’alternative ne peut pas être : jouissez sans entrave ou réprimez vos désirs.
J’ai voulu présenter deux pôles possibles du plaisir, d’une somatisation du plaisir et de devenir sujet, en fonction de 2 concepts du désir : le manque essentiel ou la poussée vitale.
Donc : plaisir pur de contemplation dans l’affaiblissement du désir, à distance des faux plaisirs que sont les plaisirs de processus ou le plaisir à produire, à réaliser, libéré du souci de l’utilisation du produit, faisant usage des plaisirs partiels sans tomber dans l’illusion qu’il y a un objet qui conditionne la joie.

Regarder le paysage sublime ou marcher dans la montagne.

Cf. Les Confessions P. 58 et 58